

Jacques Martinez se bat contre les heures avec des fleurs

L'artiste expose peintures, dessins et sculptures dans deux espaces du Musée d'art contemporain de Nice

ARTS

C'est une double exposition, avec un drôle de titre : « Ghiribizzi » ! Dans la peinture maniériste italienne, cela désigne « les lubies, les fantaisies de l'artiste qui improvise en dehors de toutes règles ». Les règles, l'artiste en question, Jacques Martinez, 71 ans, les connaît pourtant fort bien. L'homme, peut-être à cause d'une formation initiale de philosophe, est volontiers théoricien, mais adepte des théories légères, fort peu dogmatiques. C'est qu'il est, profondément, élégant. Son art aussi. Attention, il ne s'agit pas de « chic », cette plaie des peintres trop doués, ni de désinvolture. Il y a à autre chose.

Martinez, c'est aussi Nice et son ciel. Celui-ci étant déjà pris par Yves Klein, Martinez a choisi de traiter des fleurs. Et plus précisément une bataille, la plus belle des batailles, celle qui, à l'issue du carnaval, voit les Niçois s'échanger non des horions, des cailloux ou des noms d'oiseaux, pas non plus des coups de feu comme Martinez avait pu en entendre dans son Algérie natale, mais, comme il en fut le témoin à l'arrivée de sa famille sur la côte d'Azur au milieu des années 1950, des batailles de fleurs de toutes les couleurs.

Elles sont exposées face à la mer, à la galerie des Ponchettes, qui dépend du Musée d'art contemporain de la ville. Onze grandes toiles où le geste – du pinceau ou d'outils plus improbables – fait éclore des pétales. Elles sont placées sous le signe de Matisse, dont une citation ouvre l'exposition (« Il y a des fleurs partout, pour qui veut bien les voir »), mais pourraient tout aussi bien être une version méditerranéenne des *Nymphéas*. Il faut l'avouer, peindre des fleurs aujourd'hui, c'est plutôt gonflé.

Virevolte

A cette « bataille des fleurs », il a choisi d'ajouter, sur une suggestion de son ami Bertrand Bonello, qui signe aussi la musique accompagnant l'exposition, une « bataille des heures ». Celle-ci se tient dans la galerie de la Marine toute proche et est aussi âpre que l'autre est rafraîchissante : Martin Heidegger y remplace d'ailleurs Matisse avec cet exergue : « C'était non une fuite mais le point culminant de la liberté que d'endurer la solitude. » Comprendons la solitude de l'atelier, et les heures qu'il y passe.

Dessins virevoltants mais sombres, sculptures faites de pierres ramassées au hasard des chemins, végétaux figés dans le bronze,

mais aussi deux curieux bas-reliefs juxtaposant des tôles d'automobile. Le premier pourrait être un clin d'œil à Serge Poliakoff, vu la manière dont les formes s'imbriquent, mais il est intitulé « Opus incertum ». Le second est composé selon un jeu strict d'orthogonales d'une rigueur extrême et magnifique. Martinez l'a nommé « Opus romanum ». Les deux termes sont utilisés par les architectes et les archéologues pour désigner deux types d'appareillage de murs bâtis par les constructeurs de la Rome antique : une plongée dans cette immense grammaire qu'est l'histoire de l'art, qu'il consulte bien plus souvent que la plupart de ses contemporains.

C'est d'ailleurs ce que certains critiques reprochent le plus à Martinez : en plus d'être élégant, il est très cultivé, mais jamais pédant. En ce siècle où règnent les buses et les butors, cela agace. Mais ça fait pourtant un bien immense. ■

HARRY BELLET

« Ghiribizzi », Musée d'art moderne et d'art contemporain de Nice, galeries des Ponchettes et de la Marine, 77 et 59, quai des Etats-Unis, 06300 Nice.
Tél. : 04-93-62-31-24. Tous les jours sauf lundi, de 10 heures à 18 heures, jusqu'au 12 juin.

Jacques Martinez fights time with flowers

The artist is exhibiting paintings, drawings and sculptures in two spaces at the Musée d'Art Contemporain in Nice.

This is a twofold exhibition with a funny old title: "Ghiribizzi." In Italian Mannerist painting the word referred to "the whims and fantasies of artists who improvise outside the rules." These are rules that the artist in question, Jacques Martinez, aged 71, knows very well. Perhaps because of his background in philosophy, the man has a penchant for theory, but his touch is light and decidedly undogmatic. He is elegant to his fingertips. And so is his art. Note, however, that I do not say "chic," that scourge of overly gifted painters, or "casual." There is something more than that here.

Martinez also means Nice. Nice and its sky. But because that's been done by Yves Klein, Martinez has chosen to say it with flowers. With a battle of flowers, in fact, the finest of battles: the one that, after the Carnival, sees the Niçois not landing punches, throwing stones or calling names, nor even firing gunshots of the kind Martinez heard as a young boy in Algeria, but fighting with flowers, just as he saw them do when he and his family arrived on the Côte d'Azur in the mid-1950s. Flowers of every shape and colour. They are exhibited, now, facing the sea, in the Galerie des Ponchettes, an annexe of the city's contemporary art museum. Eleven large canvases on which his gestures – made with brushes or more unlikely tools – make petals bloom. They are placed under the sign of Matisse, whose words open the show ("There are flowers everywhere, for anyone prepared to look"), but could just as well be a Mediterranean version of Monet's Water Lilies. Nowadays, it has to be said, it takes more than a bit of nerve to paint flowers.

To this "battle of flowers" he has, at the advice of his friend Bertrand Bonello, who conceived the music for the show, chosen to add a "battle of hours." This takes place in the nearby Galerie de la Marine, and the conflict there is as hard-fought as the floral one is refreshing. Now the epigram is from Heidegger, not Matisse: "It was not an escape but the culmination of freedom to endure solitude." By which we should understand the solitude of the studio, and the hours that he spent there.

Twirling yet dark dances, sculptures made with stones found along paths, plants turned to bronze, but also strange low reliefs juxtaposing car panels. The first could be a nod to Serge Poliakoff by virtue of its interlocking forms, but it is titled "Opus incertum." The second is a strict orthogonal composition of extreme, magnificent rigour. Martinez has called it "Opus romanum."

The two terms are used by architects and archaeologists to designate two kinds of masonry used in Ancient Rome – a quick dip into that huge grammar constituted by art history. This is a resource that Martinez uses much more than most of his contemporaries. In fact, that is what some critics most hold against him: not only is he elegant, he is highly cultivated, but never pedantic. In this century of clots and louts, he is bound to get up a few noses. And do the rest of us a power of good.

Harry Bellet

Trad. : Charles Penwarden